La Poularde de Noel

—Je voudrais bien te croire, mon Jeannot, mais je n'ose l'espérer... Quit sait? un bon dîner me remettrait peut-être et je sens que le réveillon de ce soir me ferait du bien. C'est que, vois-tu, mon fils, c'est la première fois de ma vie que je ne célébrerai pas la Noël, et cela me fait gros cœur!

...Mais une violente quinte de toux l'empêcha de terminer sa phrase.

—Ah! si je pouvais satisfaire ce caprice, murmura l'enfant, il y a des gens riches dans notre village et...

Un pli profond se creusait entre ses deux sourcils.

Soudain, il se leva, chaussa ses sabots, enfonça sur sa tête son gros béret de laine et, s'emmitouflant dans une vieille limousine de berger, il se dirigea à pas de loup vers la porte.

Petit-Jean marchait d'un bon pas. Sans se tourmenter ni du vent glacial ni de la neige, il s'en allait le nez en l'air, sa petite figure intelligente et fine rougie par la bise, vers les premières maisons du bourg.

En quelques minutes, il arriva devant une grande ferme aux grands bâtiments clairs; il hésita un moment, mais, prenant son courage à deux mains, il poussa la lourde porte de chêne cloutée de fer et entra dans la maison.

Une animation extraordinaire régnait dans la salle basse. Les servantes affairées achevaient de trousser et de parer une quantité extraordinarie de pièces de volaille, que des valets empressés se hâtaient de ranger dans de larges mannes d'osier destinées à être apportés au marché de la ville.

Debout, au milieu de ses serviteurs, maître Choulet, le fermier, donnait des ordres, gourmandant son personnel qui n'activait pas assez sa besogne et encourageant chacun du geste et de la voix.

—Allons, Françonnette, disait-il, tu vois bien que cette pintade ne peut être troussée. Elle a une patte raide, attache-la, tu iras plus vite... Et toi, Louiset, comprends donc que les corbeilles ne peuvent contenir plus de quatre chapons... tu t'entêtes à vouloir en faire rentrer cinq, tu vois bien que cela ne se peut pas.

Mais, à ce moment de son discours, il aperçut le petit visiteur qui, debout, sa casquette à la main, attendait qu'il le remarquât pour lui adresser la parole.

—Tiens, c'est toi, Jeannon, dit-il. Quel bon vent t'amène? La mémère va mieux?

—Pas trop, hélas! maître Choulet ... pas trop... et c'est à cause d'elle que je viens vous voir.

—Je t'écoute, fiston!

—Voilà. Je voudrais vous prier de me vendre une de vos poulardes.

—Avec plaisir! Laquelle choisis-tu?

—Une des plus belles. Mémé a le désir d'y goûter ce soir... elle est quasiment comme une enfant depuis sa bronchite, et elle pleure, en songeant qu'elle ne réveillonnera pas cette nuit.

—Elle a raison, cette femme, de vouloir perpétuer les coutumes. Mais, j'y pense... as-tu de l'argent?

—Hélas, non!... mais je ne veux pas vous faire tort pour cela... je vous réglerai petit à petit, au hasard de mes gains.

—Oh! je ne veux pas de ça ici! ce n'est pas la règle de la maison. Pas le sou! pas de volaille! je ne connais que ça... et pas d'explications. Hâtetoi de me tourner les talons! et plus vite que ça encore!

Et sans permettre au malheureux gamin de formuler sa requête, il le jeta dans la cour et, fermant à double tour la porte derrière lui, il se remit à ses graves occupations.

L'enfant, tout étourdi de cette brusque expulsion, fut un instant sans reprendre ses idées. Mais comme il était énergique et courageux et qu'il possédait en son cœur le ferme désir de satisfaire sa grand'mère, il prenait un nouveau parti.

—Je vais aller à la ville, murmurait-il, en marchant bien, j'y serai dans une heure, je me rendrai au marché et je tâcherai de m'employer à faire des courses et à porter des paquets. Je gagnerai peut-être quelque argent. Les gens riches ne regardent pas aux pourboires lorsqu'ils sont contents, et si je sais bien m'y prendre, je suis capable de réaliser des gains assez respectables.

Et tout en monologuant ainsi, il se dirigeait d'un pas alerte vers Albi *dont on apercevait au loin*, sur une colline, les tourelles aiguës et les clochers élevés. Il s'engageait à peine dans une grande forêt qui s'étendait aux abords de la ville, lorsqu'il fut rejoint et dépassé par le cabriolet de maître Choulet.

Le riche fermier conduisait lui-même sa jument. D'un air important, et sans paraître remarquer l'enfant, il passa rapidement à ses côtés et disparut au tournant du sentier.

Mais, quelques minutes s'étaient à peine écoulées que Jeannot, qui suivait la *même route*, entendit un bruit de paroles, de cris et d'exclamations. Se glissant alors au travers du taillis, il aperçut une bande d'hommes déguenillés, au visage noirci, aux mains sales, qui barraient le passage à l'attelage de l'opulent marchand de poulets.

Celui-ci essayait bien de parlementer, mais les voleurs ne le laissaient pas s'expliquer.

—Allons descends de là, gros bonhomme, disait le plus âgé de la bande, et abandonne-nous ton équipage. Nous saurons aussi bien que toi conduire ta cargaison.

—Mais, mes bons amis, suppliait le fermier, c'est toute ma fortune que vous voulez me forcer à vous abandonner et vous ne voudriez pas enlever à un père de famille le pain de ses pauvres enfants.

—Mes hommes remplacent mes fils, et comme les tiens, ils veulent faire bombance ce soir... N'essaie pas de nous amadouer, cela ne servirait à rien, et je te déclare que pour peu que tu t'obstines, je te ferai faire connaissance avec ceci.

Et sortant de ses poches deux vieux pistolets, il les plaça sous son nez.

A cette vue, le richard ne discuta plus, mais, saisi d'une terreur subite, il descendit de son siège et, abandonnant voiture et poulets, il se sauva rapidement à travers bois, tandis que les bandits, heureux d'avoir obtenu gain de cause sans trop de difficultés, se livraient à des manifestations débordantes de joie.

Jeannot avait assisté, muet et affolé, à toute cette scène, puis, lorsqu'il eut vu les voleurs disparaître avec le produit de leur larcin, il prit subitement ses jambes à son cou et se mit à courir au plus épais du fourré.

Les voleurs n'avaient pas fait cinq mètres, lorsque le petit garçon, qui s'était hâté par un chemin de traverse, apparut au-devant d'eux. Sa figure était bouleversée et il semblait en proie à une angoisse violente.

—Pardon, monsieur, dit-il au conducteur, auriez-vous la charité de venir prêter assistance à un pauvre blessé qui vient de faire une chute terrible dans le fossé.

—Quel est ce blessé? interrompit le chef des voleurs.

—Le valet du maître de la métairie des Ormes. Il est tombé de cheval en rentrant de la foire, sa bête a pris peur et s'est sauvée, et il languit misérablement, le pauvre, avec, je crois, les deux jambes brisées.

—Il a eu tôt fini à la foire, remarqua l'un des bandits, d'un air soupçonneux.

—Oh! il allait seulement livrer et toucher le prix d'un troupeau de moutons chez le boucher La Hare, au milieu de la place Sainte-Cécile. Les bêtes étaient vendues à l'avance, et il n'a eu qu'à les remettre et empocher son argent...

—Il est gravement endommagé?

—Il lui est impossible de faire un mouvement... il crie à fendre l'âme, et on ne peut le laisser seul. C'est pour cela, mes bons messieurs, que je vous demandais de lui tenir compagnie pendant que je cours jusqu'à la ferme. Votre présence éloignera sûrement les malandrins qui seraient tentés d'explorer sa sacoche... et de l'alléger de son contenu.

—Il est tombé à la lisière du bois?

—Oui, tout à l'entrée, au troisième chêne à peu près.

—Nous y courons! répliqua le chef après avoir échangé un rapide coup d'œil avec ses hommes. Mais, comme nous ne pouvons passer par là avec cette voiture, nous te prions de la garder jusqu'à notre retour... trois ou quatre minutes au plus... Si par hasard ce malheureux souffrait trop cruellement, nous le prendrions avec nous et le transporterions à bras jusque chez lui.

Et, sans attendre la réponse du gamin, les hommes, qui escomptaient une bonne aubaine et qui se disposaient à dévaliser le prétendu blessé, détalèrent promptement, tandis que petit Jean, riant aux éclats, grimpait sur le siège du tilbury, et, tournant bride rapidement, reprenait à toute vitesse le chemin de la demeure de maître Choulet.

Une demi-heure plus tard, il effectuait une entrée triomphale dans la cour du Mas des Colombes.

—J'avais assisté à la scène du vol, dit-il au fermier, et j'ai eu l'idée de vous restituer ce qui vous avait été si facilement dérobé. Pour cela j'ai fait miroiter aux yeux de vos détrousseurs une aubaine plus profitable que la vôtre qui devait fatalement les obliger à abandonner, pour un temps, leur voiture. Dès qu'ils ont eu le dos tourné je me suis emparé de votre bien... et je vous le rapporte.

—Mon enfant, répondit le fermier, tu me donnes une bonne leçon de générosité et je t'en remercie. Grâce à ton aide intelligente je vais pouvoir aller revendre mes volailles et je n'aurai rien perdu. Ce matin, je t'ai repoussé et tu te venges en me faisant rentrer dans ce qui m'avait été injustement dérobé. Tu es meilleur que moi. Prends ma plus belle poularde et porte-la à ta grand'mère. Ce soir, en revenant de la ville, je passerai la voir et lui offrirai quelques douceurs pour l'aider à se remonter... Mais, cette fois, je prendrai une autre route, et Dieu aidant, il ne m'arrivera rien de fâcheux!

Et voilà comment la grand'mère du petit Jeannot put manger à son aise de la volaille rôtie, au réveillon qui se tint au pays de Gascogne, en l'an de grâce 1853.—Jean Rosmer.

On a inventé un arbre de Noël en bois qui peut être plié et peut servir indéfiniment.

A-T-ON FOUILLÉ

LE CIMETIÈRE DE GAMBAIS?

Ceux qui ont lu attentivement les histoires des crimes célèbres n'ont pu manquer d'être frappés par une étrange analogie entre l'affaire Landru et les mystérieuses disparitions de l'auberge du "Cheval mort" dont toute la France fut émue, au temps de la monarchie de Juillet.

Comme la trop célèbre auberge, la villa de Gambais est proche d'un cimetière. Elle y est même contiguë.

L'auberge du "Cheval mort" se trouvait sur le bord de la route, près de Gaillac, et une importante forêt la séparait de Blangy. Les voyageurs qui, le soir, cherchaient après avoir traversé les bois un repos immédiat, demandaient un souper, comme on disait alors, et un lit, à l'aubergiste Salabert.

Les malheureux disparaissaient alors mystérieusement...

Il fallut que des personnes de qualité, sir Jorge Lowel et sa femme, née Marie de Blangy, eussent un jour le même sort pour que l'on daigna envoyer à Gaillac l'un des plus fins policiers parisiens, nommé Grimsel.

Des semaines de recherches furent nécessaires pour éclaircir le mystère. Et seul, le concours d'un sorcier nommé Sauvaget, permit de trouver les corps des disparus. Sauvaget, pour ses sombres compositions de philtres, avait besoin de cheveux et de chair de mort.

S'étant rendu un soir au cimetière avec la jeune Suzanne Franchet, qui désirait une liqueur d'amour à l'usage du propre fils de l'aubergiste, les deux nécrophores dégagèrent la bière la plus récemment enterrée. Mais Suzanne, à sa grande surprise, reconnut, à la lueur d'un éclair, non le mort du village, mais l'Anglais à qui elle avait indiqué l'auberge du "Cheval Mort."

Les révélations de Suzanne et de Sauvaget se firent, comme on pense, longtemps attendre.

La courageuse enquête de Grimsel, qui n'hésita pas à coucher au "Cheval mort," au péril de sa vie, prouva que les voyageurs, endormis par un soporifique, étaient tués dans leur lit par la chute d'une partie du plafond ramenée ensuite à sa place primitive à l'aide d'une corde tirée dans le grenier.

Les victimes étaient enterrées la même nuit, au cimetière voisin, dans une des fosses récemment creusées pour les morts de Gaillac. De telle sorte que chacune des fosses contenait deux ou trois cadavres au lieu d'un.

Le nombre des voyageurs tués et volés par les époux et le fils Salabert était si grand qu'ils n'en avaient plus aucun souvenir. Ils payèrent de leur tête ces crimes épouvantables, après les plus complets aveux.

TIMBRES-VIGNETTES

PUBLIES PENDANT LA GRANDE GUERRE

Dans presque tous les pays du monde, des associations de charité, des sociétés de propagande, des administrations civiles ou militaires, des éditeurs, des commerçants, des particuliers, ont publié depuis août 1914 des timbres-vignettes (en anglais: poster stamps), soit dans un but de charité, soit dans un but de propagande ou de patriotisme, soit dans un but commercial.

La Société d'Histoire de la Guerre, service des archives, 16 rue Antoine-Roucher, Paris, XVI (France), désire constituer quelques collections complètes de ces timbres (poster stamps, charity stamps, military stamps, Christmas seals, scenery stamps, etc.) parus depuis 1914. Elle prie donc instamment les sociétés, administrations, ou particuliers, qui en ont publié, de bien vouloir lui en adresser un certain nombre de spécimens de chaque type et de chaque variété de dessin ou de couleur, en indiquant, autant que possible, le nom de l'éditeur, la date de publication, la liste des couleurs dans lesquelles le timbre à été tiré, le chiffre de tirage.

La société prie aussi les collectionneurs de lui envoyer les timbres dont ils disposent (en mettant depuis il jusqu'à 300 exemplaires de chaque type), en y joignant, s'ils le peuvent, les indications demandées plus haut. Par retour du courrier, la société enverra en échange au moins le même nombre de timbres analogues français.

On a, en effet, publié pendant la guerre, en France et en Italie, un grand nombre de ces timbres, dont la plupart sont très beaux et présentent un grand intérêt artistique et historique; les timbres militaires sont particulièrement remarquables. La Société d'Histoire de la Guerre se fera un plaisir d'en adresser, à titre complètement gratuit, une collection aux Musées et Bibliothèques publiques qui lui en feront la demande, en se recommandant de ce journal; elle se tient aussi à l'entière disposition de nos lecteurs, à titre absolument gracieux, pour tous les services qu'elle pourrait leur rendre en France en s'efforçant de justifier la renommée de politesse et de courtoisie du peuple français.

Le jour de l'an n'a été observé comme fête que depuis l'année 187. Il n'est entré dans la liturgie qu'en l'année 1550.

Auteur d'un joli roman

M. EARL MARION SEEL

"HER WILD OAT"

Monsieur Earl Marion Seel, auteur de "Her Wild Oat," qui vient de paraître, habite actuellement la Nouvelle-Orléans. M. Seel est agent du département d'Etat au bureau des passeports.

C'est ici même qu'il a terminé ce charmant livre qui nous donne un aperçu de la vie sociale de nos jours, c'est-à-dire des ambitions d'une certaine catégorie de femmes qui bouleversent le ciel et la terre pour arriver aux buts de leur rêve en voyant leurs filles mariées aux plutocrates d'argent—malgré elles.

M. Seel nous peint aussi d'une manière très belle et nette les tendances du mouvement ultra-féministe, Les lignes sont remplies d'une fine comédie, dans laquelle nous trouvons une bonne portion de philosophie.

L'auteur a su donner une si juste proportion du sérieux avec la comédie, et la balance entre les deux extrêmes est si bien réglée, que le lecteur n'est jamais fatigué de suivre ses idées à travers les sentiers de morale et de bon sens.

Natif du Texas, Monsieur Seel a fait des études de droit à l'Université du Texas, puis a été admis à la Cour Suprême. Pendant la guerre il a servi M. Hugh Gibson, ministre Américain à la Pologne, dans la capacité de secrétaire. Revenant de mission, it fut attaché à l'ambassade Américaine à Paris pendant deux ans. C'est à son retour de la capitale française que M. Seel est venu à la Nouvelle-Orléans, où il se mit à l'œuvre.

Tout jeune encore, a peine vingt-huit ans, M. Seel est ambitieux. Il a déjà "une plate-forme" pour un ouvrage qu'il nous promet pour le printemps prochain. Cette fois-ci il doit nous donner un livre sur la jeunesse américaine. L'auteur de "Her Wild Oat" est doué d'une charmante personnalité, qui lui attire bien des amis. Bon raconteur, et surtout bon philosophe qui voit la vie à travers le sourire, M. Seel est destiné à arriver bien haut dans le domaine des lettres.

UNE BELLE JAPONAISE

JOUE DANS UNE PIÈCE DE THÉATRE

Parmi les actrices jouant dans la jolie pièce de théâtre "Chu Chin Chow," qui va être présentée, à partir de la journée de Noël, au théâtre Shubert-St. Charles, il se trouve une jeune japonaise, une véritable beauté de sa race, qui a attiré beaucoup l'attention des amateurs de théâtre partout où elle a joué jusqu'à ce jour.

La jeune dame en question s'appelle Okita Watima. Elle a 22 ans et elle est née à Tokio, où son père est propriétaire d'une grande maison d'exportations et d'importations. Alors qu'il venait aux Etats-Unis il y a trois ans, il amena sa jeune fille avec lui, et pour qu'elle puisse apprendre la langue anglaise, la laissa dans une école ici en Amérique. Mais Okita avait une autre idée en tête. Aussitôt que papa fut retourné au Japon et qu'elle connut un peu d'anglaise elle se décida à aller "en scène." A ce moment là, M. Gest jouait justement à New-York la pièce "Chu Chin Chow," et un agent théâtral référa Okita à M. Gest. Celui-ci, voyait immédiatement qu'un type japonais aussi jolie que celui que possède Mlle Watima pouvait rendre so pièce encore plus réalistique, engagea immédiatement Okita. Celle-ci débuta donc sa carrière théâtrale dans la pièce "Chu Chin Chow." et a joué dans cette pièce continuellement depuis deux ans.

Dans certains pays d'Europe on n'ose pas sortir le matin de Noël tant que quelqu'un n'est pas entré dans la maison, et pour avoir la chance toute l'année il faut que cet étranger soit un homme brun.

L'abonné est la force d'un journal Ami lecteur, abonnez-vous!

Le depart du Marechal Foch

Le maréchal Foch s'est embarqué mercredi dernier à bord du "Paris," après avoir séjourné sur notre terre pendant près de sept semaines.

Malgré les grandes fatigues qu'il a dû endurer au cours de son séjour, le maréchal a toujours conservé ce sourire plein de bonté qui lui aurait valu de si chaudes sympathies si elles ne lui avaient été acquises bien avant son arrivée. Du moment qu'il a débarqué le 28 octobre, au moment où il s'est embarqué, on peut dire de lui qu'il a été l'homme le plus occupé du monde. Sa première visite à son arrivée avait été à l'hôtel de Ville de New-York, elle a aussi été la dernière.

Le maréchal Foch, avant de s'embarquer pour la France, a transmis par la voie de l'"American Legion Weekly," organe officiel de l'organisation des anciens soldats, un message d'adieux au peuple américain dont voici la traduction:

"C'est avec un profond regret que je vous fais mes adieux. Pendant près de sept semaines, la Légion m'a fait une magnifique réception dans votre beau pays. Mon séjour en Amérique m'inspire deux pensées: "Quand je vous ai rencontré pour la première fois et ai commencé à vous admirer comme combattants toujours de bonne humeur et soumis à la discipline sous le commandement de votre admirable chef le général Pershing, les jours étaient très sombres. Cependant vous souriez alors en combattant et votre bonne humeur et votre courage ont grandement aidé à vous apporter la victoire et la paix.

"Quand je vous ai rencontré ensuite, c'était dans votre pays. Les dangers de la guerre étaient passés. Vous étiez activement engagés dans vos occupations de la paix qui sont si essentielles au bonheur et à la prospérité. J'en suis venu à envier tous les Américains pour leur esprit d'application au travail et leur grande générosité. La France et les Etats-Unis sont certes étroitement unis comme ils l'ont toujours été.

"Ces deux pensées, celle des Américains dans la guerre en Europe, et celle des Américains en paix chez eux, nous conduisent à une seule conclusion, c'est que les Américains sont jeunes, courageux, craignant Dieu, pleins de foi et d'espoir. Ils sont dignes de l'admiration, du respect et de la confiance de tout le monde.

"Quel est le type représentatif américain d'aujourd'hui? Le type que vous trouvez dans la Légion américaine. C'est le soldat qui a tout sacrifié pour combattre pour son drapeau et pour la liberté du monde. C'est le citoyen qui donnera ses soins pour que nous ayons "la paix sur la terre et la bonne volonté à l'égard des hommes."

"En France, nous faisons tout ce que nous pouvons pour rester dignes de la victoire que nous avons remportée. Nous savons aussi que vous faites tout votre possible. Vive le peuple américain! Vive l'American Légion!"

En plus des costumes du maréchal et de tous les diplômes qui lui ont été donnés par les universités et les collèges des Etats-Unis et du Canada, les objets suivants se trouvaient à bord; Théodora, le chat sauvage qui lui a été offert par l'Etat du Wyoming.

Un coq de combat empaillé, emblême de la France.

Dix poupées, la plupart mécaniques, qui lui ont été données pour sa petite-fille.

Six épées d'une valeur de plus de $10,000. Elles sont presque toutes en or et ornées de diamants.

Une malle pleine de livres qui lui ont été présentés par des maires, des officiers supérieurs de l'armée et d'autres admirateurs.

Une chaine avec la clé de chaque grande ville que le maréchal a visitée.

Une malle pleine de lettres écrites par des Français habitant l'Amérique et des enfants des écoles qui n'ont pas pu voir le maréchal.

Des cannes, des plumes réservoirs, des crayons en or et des milliers d'invitations.

Plusieurs centaines de photographies de lui-même prises dans les différentes villes.

Plusieurs centaines de mètres de films qui lui ont été donnés par les grandes compagnies de cinéma.

Deux nouveaux uniformes. L'un le costume de fête de la tribu indienne des Corbeaux. Le maréchal est le Tonnerre Chargeant en chef de cette tribu. Un uniforme de la tribu indienne des Sioux. Avec ces costumes indiens, le maréchal a reçu des arcs et des flèches, des souvenirs et de magnifiques couvertures tissées par les Indiens.

Plusieurs médailles, y compris l'insigne de l'American Legion: Environ cinquante médailles exécutées par des artistes distingués. Elles représentent la visite du maréchal dans certaines villes.

Plusieurs centaines de certificats comme membre honoraire d'un grand nombre de clubs et de sociétés.

En plus de tous ces objets, le maréchal emporte avec lui la sincère affection du peuple américain tout entier.

Noël en langue amarahienne se dit: lidette.

NOEL DES SAINTS INNOCENTS

CHOSES A DIRE POUR ENFANTS

Dame la Vierge en sa demeure
Frise ce soir les Chérubins.
Et par les vitraux qui effleure
Monte l'encens des grands Jardins.

Dame la Vierge les embrasse
Les beaux enfants venus d'En-Bas,
Eux dont le Sol perdit la trace,
Mais dont le Ciel garde les pas.

C'est demain fête par le monde.
Ils vont partir, les Innocents!
Ils vont semer sur les Passants
Un peu de rêve et d'aube blonde.

Bonhomme Noël est trop vieux
Pour courir l'effroi des grand'routes.
Ils vont fuir les célestes voûtes,
Cheveaux bouclés, fronts radieux.

Et Dame la Vierge les frise
Et les revêt de blancs habits.
Puis, vers l'appel des cloches grises,
Ils descendent du Paradis.

Chérubins aux boucles d'or fauve,
Angelets bruns au teint pâlot,
Ils s'essaiment dans le soir mauve,
Faisant sonner rires et grelots!

Et les beaux jouets de feerie,
Polichinelles et ballons,
Aux caresses des aquillons
Prennent des airs d'espièglerie.

Et la neige qui tourbillonne
Teinte de rose les pieds nus...
Douze coups à l'horloge sonnent...
Les Saints Innocents sont venus.

Mères, rêvez de beaux dimanches
Et d'avenirs illuminés,
Car sur l'ombre des nouveau-nés
Frémit l'éclat des ailes blanches!

R. CHRISTIAN-FROGE.

Allons Faire une Partie d'Oursin!

Avez-vous jamais mangé un oursin? Savez-vous même ce que c'est? Posez la question à un Marseillais, un Niçois ou un Algérien, et il se demandera ce que vous avez à la cervelle.

Pour un amateur des produits de la mer il n'y a rien de supérieur. Un oursin est pour un Marseillais ce que l'huître est pour un Louisianais.

Dans la Méditerranée il y a une grande variété de "fruits" de mer, parmi lesquels se trouve cette délicate bouchée connue sous le nom d'oursin. Un oursin est globuleux, a coquille hérissée de pointes mobiles. On pourrait dire qu'il est pour la mer ce que le porc-épic est pour la terre. Les deux sont bon à manger.

Ce petit mollusque qui vit sur les rochers à certaines profondeurs est rond, et gros comme une orange, mais de couleur sombre, même un peu foncée.

La chair est rose, entassée dans l'intérieur en forme d'une étoile. Pour les servir on les coupe en deux parties avec un couteau ordinaire. Comme goût ce n'est ni huître ni poisson. On les mange généralement avec une sauce piquante et des biscuits.

Sur le quai du vieux port de Marseille il y a des établissements où les gourmets se rendent, surtout le dimanche, pour y faire "une partie d'oursins." Cinq belles "pièces" pour quatre sous. Cela n'est pas bien cher. Mais pour faire un bon déjeuner d'oursins il vous faut au moins dix douzaines.

SCIENCE BOCHE

C'est ce que nous explique un savant allemand, le plus gravement du monde.

A l'origine, tous les hommes étaient noirs, paree qu'ils ne mangeaient que des racines et des fruits. Quand ils se déplacèrent, les conditions de température et d'alimentation venant à changer, la couleur de la peau ne tarda pas à se modifer.

C'est ainsi que les noirs devinrent rouges en Amérique, parce qu'ils usèrent à peu près exclusivement de chair saignante, ce qui leur assura une surcharge d'hémoglobine, matière colorante du sang.

Les Chinois, les Japonais, les Mongols, sont jaunes parce que leurs ancêtres abusaient du lait, lequel contient du chlore, dont on n'ignore pas la force décolorante.

Maintenant, pourquoi sommes-nous blanes? Uniquement parce que nous mangeons beaucoup de sel, qui, comme décolorant, l'emporte encore sur le chlore, jaunisseur des Asiatiques. Le jour où nous cesserons de saler nos aliments, nous redeviendrons noirs.

Ah! il n'y a pas à dire, la science allemande est une belle chose!

Le Discours du Senateur Doussan

A LA RÉCEPTION DU MARÉCHAL FOCH

Nous avons le plaisir de reproduire ci-dessous le texte complet du discours de M. le Sénateur Doussan à l'occasion de la présentation des souhaits de bienvenue de la Législature de la Louisiane au maréchal Foch, le 8 décembre 1921.

Monsieur le maréchal:

Le dieu de la justice a souvent choisi la terre des braves pour y opérer son intervention dans les affaires du genre humain. Aux moments critiques dans le développement de la civilisation, c'est là qu'il fait prévaloir le droit contre la force brutale, la liberté contre le despotisme. Chalons, Poitiers, Valmy! "Gesta Dei per Frances."

Cette même Providence s'est encore révélée naguère. Elle a refoulé de nouveau les flots de la barbarie. Pour accomplir son œuvre elle a eu recours aux mêmes instruments que d'antan, les guerriers de France à qui elle a voulu adjoindre les guerriers de presque toutes les nations libres et vraiment civilisées, et en dernier lieu les guerriers d'un peuple qui ne fait que commencer sa carrière, mais qui la commence dignement par son dévouement au Dieu de la Justice, au culte de la liberté. La première Marne, l'Yser, Verdun, Château-Thierry, la seconde Marne, St. Mihiel, la prise des lignes impregnables de Von Hindenburg, la fuite des masses barbares, la chute des tyrans, la liberté rendue aux peuples jadis asservis! Voilà bien les actes du Dieu de la Justice accomplis par l'instrumentalité des hommes libres! "Gesta Dei per Frances."

Monsieur le maréchal, au moment suprême de la lutte le sort de la civilisation, la destinée du monde, l'espoir des peuples libres vous étaient confiés. Responsabalité inouïe! Des légions innombrables accourues des bouts de l'univers pour vaincre ou mourir obéissaient à votre voix. L'art profond du courage gaulois, l'amour francque de la liberté, le patriotisme des cœurs bien nés se trouvérent réunis dans votre personne. Les qualités et l'example du généralen-chef poussèrent ces légions à l'héroïsme; et cet héroïsme a conjuré le désastre qui menaçait le monde et assuré à tout jamais, nous osons l'espérer, le règne de la Justice, du Droit et de la Paix.

Monsieur le maréchal, la Louisiane, toujours etroitemnet liée à la France qui l'a enfantée, toujours fidèle à ses traditions de famille, salue en vous le grand capitaine qui a conduit à la victoire la phalange sacrée de ses fils. La Louisiane salue en vous le capitaine humain et généreux qui, sans rien compromettre à la victoire, a su fixer le juste moment pour faire cesser l'effusion du sang précieux de ses fils, qui a su empêcher la consommation du sacrifice suprême qu'ils étaient tous prêts à faire de leurs jeunes vies. Nous vous saluons avec le plus profond respect au nom de ceux de ses héros qui, après s'être illustrés sous votre commandement, sont rentrés vainqueurs dans leurs foyers. Nous vous saluons solennellement au nom de ceux d'entre eux dont les cendres ont été rapatriées aux bords du Mississipi pour sanctifier le sol natal et pour nous le rendre encore plus cher. Nous vous saluons pieusement au nom de ceux d'entre eux qui dorment du sommeil éternel dans la terre des braves, sur les bords de la Marne, votre noble patrie, aujourd'hui la leur aussi puisqu'ils sont morts pour elle autant que pour celle qui leur a donné le jour.

Monsieur le maréchal, le peuple de la Louisiane a voulu inscrire votre nom en caractères impérissables dans sa propre histoire afin qu'il éclaire le chemin du devoir et de l'honneur pour toutes nos générations à venir. Or son assemblée générale a décrétée à l'unanimité que pour avoir conduit les fils de la Louisiane à la gloire immortelle, à la victoire suprême, au triomphe de la Liberté, votre nom et vos hauts faits soient gravés sur son monument le plus noble et le plus précieux, le Code de ses Lois. Les biens de la terre, les titres honorifiques sont bien peu de chose auprès du brevet d'admiration, de reconnaissance, d'amour et de respect que selon l'ordre formel de sa législature nous avons l'honneur de vous remettre en main propre de la part du peuple louisianais.

Le bureau de poste de la ville de Londres expédie 15,000,000 de lettres par semaine; dans la semaine de Noël il en expédie auédelà de quarante millions.

Typewriter Rebuilt Co.
Machines à écrire et fournitures
Réparations, achat, vente et échange
L. Dubus, directeur
Téléphone Hemlock 2886
628 rue Royale
Nouvelle-Orléans, La.

W. Frank LeCourt
Avocat
413 Godchaux Bldg.
Telephone M. 1721

Gateau de Fruits Suisse
aux noix et au miel
SWISS CONFECTIONERY
Henry Moecklin, Sr., Proprietaire
604 Frenchmen St.
Nouvelle-Orleans, Lne